

# Trinité et *Sola Scriptura*

par Jonathan CONTE,

étudiant en master à la FLTE,  
impliqué au Foyer Évangélique  
Universitaire de Reims  
ainsi que pour la mission  
France pour Christ

## Introduction

Quel est le lien entre la doctrine de la Trinité et les Écritures ? La Trinité est-elle une évidence biblique ou une extrapolation tardive des théologiens ? Henri Blocher (1937-) explique que « de l'avis de plusieurs, c'est le *langage biblique* qui l'appelle et la garantit. [Même si] les auteurs catholiques ajoutent volontiers la tradition et la liturgie<sup>1</sup> ». Il affirme ensuite que : « Sans les mépriser, nous les subordonnerons à la référence scripturaire, qui les a, pour une grande part, engendrées<sup>2</sup> ». Qu'en est-il réellement ?

Pour répondre à cette question, nous commencerons par un bref survol historique<sup>3</sup> du développement de la doctrine trinitaire ainsi que des raisons qui ont parfois amené sa remise en question. Nous évoquerons ensuite l'état de la justification de cette doctrine par les textes et le rapport que le croyant évangélique peut avoir au *Sola Scriptura* et aux Symboles œcuméniques.

---

<sup>1</sup> Henri Blocher, *Dieu et sa Parole*, Charols-Vaux-sur-Seine, Éditions Excelsis, 2022, p. 97.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> La section qui suit s'appuie en grande partie sur : Millard J. Erickson, *Christian Theology*, 3rd Edition, Baker Academic, Div of Baker Publishing Group, 2013, pp. 332-337 ; Tim Chester, *Les délices de la Trinité. L'excellence du Dieu qui est Père, Fils et Saint-Esprit*, Lyon, CLÉ, 2024, pp. 87-117 ; Gerald Bray, *God Has Spoken: A History of Christian Theology*, First Edition, Wheaton, Illinois, Crossway Books, 2014, pp. 985-1021.

# I. Développement trinitaire et remise en question

## 1. Survol historique

Étymologiquement, « Trinité » vient du latin *trinitas*. On attribue souvent la primauté de son emploi<sup>4</sup> à Tertullien (≈150/160-220), le théologien montaniste nord-africain, qui défendit une protodoctrine trinitaire face au modalisme de Praxéas. Les modalistes, dont l'histoire a retenu Sabellius comme principal représentant, insistait sur l'unité divine au point de confondre les personnes. Selon eux, le Fils et l'Esprit étaient des « modes » d'apparition du Père mais pas des personnes distinctes. Tertullien insista sur cette distinction du Père et du Fils. Il réfuta toute proposition « patripassianiste<sup>5</sup> » impliquant la souffrance du Père en croix. Dans son sillage, Origène (185-253) argumenta en faveur de la pluralité ontologique de Dieu et de l'engendrement éternel du Fils. Ils introduisirent les termes de « personne » et d'« essence ».

Terminologie trinitaire <sup>6</sup>	Grec	Latin	Français
Pour l'Un	<i>Ousia/Phusis</i>	<i>Substantia/Essentia</i>	Être/Substance/ Essence/Nature
Pour les Trois	<i>Hypostasis/Prosôpon</i>	<i>Personae</i>	Personnes/Substances/ Modes de subsistances

Les contributions des deux théologiens ouvrirent toutefois la porte au subordinationisme, l'idée selon laquelle le Fils est « subordonné » au Père parce que de rang moindre, dont Arius (250-336) se fit l'un des plus fervents défenseurs. Il relayait le Christ au rang des créatures, et ne lui concédait son caractère divin qu'en vertu d'une

<sup>4</sup> On trouve une formule proche chez Théophile d'Antioche dès le II<sup>e</sup> siècle : « Ὡσαύτως καὶ αἱ τρεῖς ἡμέραι πρὸ τῶν φωστήρων γενομένοι τύποι εἰσι τῆς τριάδος, τοῦ Θεοῦ καὶ τοῦ λόγου αὐτοῦ καὶ τῆς σοφίας αὐτοῦ » ainsi traduite par Jean Sender : « De même encore, les trois jours qui précèdent les luminaires sont les types de la Trinité : de Dieu, de son Verbe et de sa Sagesse ». Il précise : « C'est la première fois qu'apparaît dans la littérature chrétienne le nom de Trinité appliqué à Dieu. Mais Théophile n'en est pas l'inventeur. Il l'emploie au contraire comme un terme courant, sans avoir besoin de donner la moindre explication à son sujet » (Théophile d'Antioche, *Trois livres à Autolycus*, Les éditions du Cerf, 1976, p. 139.). On peut néanmoins s'interroger sur l'équivalence stricte entre *τριάδα* (*triada*) en grec et *trinitas* en latin, *τριάδα* pouvant aussi être traduit par « triade » qui rend bien compte de la pluralité, mais fait fi de l'unité.

<sup>5</sup> Du latin *patris* (père) et *passus* (passion).

<sup>6</sup> Paul Wells, *La grâce (étonnante) de Dieu : une théologie biblique et systématique de l'alliance*, vol. 1, Charols, Excelsis, 2021, p. 261.

adoption particulière (adoptianisme). Son conflit ouvert avec l'évêque d'Alexandrie contraignit le fraîchement converti empereur Constantin à réunir un concile à Nicée en 325. Le concile excommunia Arius et adopta le terme d'engendrement en refusant l'idée d'une création du Fils (γεννηθέντα, οὐ ποιηθέντα : « engendré, pas créé »). Le terme « consubstantiel » (ὁμοούσιον – *homoousion*) fit son apparition pour affirmer que Père et Fils étaient de « même substance » divine. Toutefois, Nicée ne mit pas réellement fin au débat. Après le concile, le terme ὁμοούσιον (*homoousion*) dérivait progressivement vers ὁμοιούσιον (*homoiousion*) qui n'impliquait pas la stricte équivalence des substances, mais la simple similitude ! On doit la subsistance du premier à l'acharnement d'Athanase (293-376) qui le défendit seul contre tous aux prix de nombreux exils.

Quelques années plus tard, le concile de Constantinople, en 381, amplifia le Symbole de Nicée en développant certains angles laissés morts, notamment concernant l'Esprit. Ce concile intégra les réflexions des Pères cappadociens, Basile de Césarée (329-379), Grégoire de Nazianze (329-390) et Grégoire de Nysse (335-395), qui avaient mis en avant l'interdépendance des trois personnes de la Trinité. Le terme « périchorèse » (περιχώρησις – *perichoresis*), c'est-à-dire « compénétration » s'imposa par la suite pour décrire cette dynamique interne à la Trinité. C'est à cette époque également que la formule « une seule essence (οὐσία – *ousia*) en trois hypostases (ὑπόστασις – *hypostasis*) » devint populaire. Par ailleurs, à Constantinople, il fut ratifié que l'Esprit procédait du Père. La clause *filioque*, « et du Fils », fut ajoutée au fil du temps en Occident, jusqu'à son adoption officielle en 1017. En désaccord sur ce point, les Églises d'Orient et d'Occident s'excommunièrent mutuellement en 1054<sup>7</sup>. En somme, « la contribution marquante de la théologie patristique fut de reconnaître la distinction des trois personnes divines tout en maintenant que les œuvres extérieures de la Trinité (par exemple, la création, la rédemption) sont indivisibles : *opera trinitatis ad extra indivisa sunt*<sup>8</sup> » (les œuvres de la Trinité vers l'extérieur sont indivises). Même si toutes les propositions n'ont pas été retenues pour manque d'orthodoxie, voire condamnées, pensons à Sabellius ou Arius, il faut souligner

<sup>7</sup> Cette excommunication réciproque fut toutefois annulée plus de neuf siècles plus tard, en 1965, par la « Déclaration commune du Pape Paul VI et du Patriarche Athénagoras ».

<sup>8</sup> Kevin J. Vanhoozer, « Three (or More) Ways of Triangulating Theology », dans *Revisioning, Renewing, Rediscovering the Triune Center: Essays in Honor of Stanley J. Grenz*, D.J. Tidball, B.S. Harris, J.S. Sexton, et al., sous dir., Illustrated edition, Cascade Books, 10 novembre 2014.

leurs mérites à une époque où la doctrine n'avait rien d'une évidence. Les contributions respectives de ces divers théologiens ont alimenté les débats et permis d'aboutir aux symboles.

## 2. Trinitas et Sola Scriptura ?

Il ressort de ce survol non exempt de raccourcis que la doctrine de la Trinité, avec le vocabulaire qui en découle, s'est développée au fil des siècles, notamment par la confrontation avec ces fameuses propositions jugées, elles, non orthodoxes. Les formulations finales, même si elles ne sont pas qu'apophatismes, sont avant tout des réfutations. « Ce sont en effet les hérésies qu'écarterent ces symboles, qui prétendaient résoudre des problèmes théologiques apparents, en privilégiant l'un des aspects du mystère au détriment d'un autre<sup>9</sup> ». Concédant l'incompréhensibilité de Dieu, les théologiens du passé ont essayé de tenir les paradoxes là où divers courants ont tenté de les résoudre en faisant fi d'une partie des données.

Louis Berkhof (1873-1957) conclut son propre compte rendu historique de la formation de la doctrine en soulignant que « la variété des termes utilisés montre bien que leur inadéquation était parfaitement perçue<sup>10</sup> ». Pour autant, les Symboles que nous laissèrent ces controverses théologiques jouirent d'un large crédit tout au long de l'histoire de l'Église. Être « nicéens » était, et est toujours en bien des lieux, gage d'orthodoxie, quand bien même le vocabulaire employé était absent du canon biblique.

Ce n'est qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, avec la réforme protestante, que l'héritage théologique traditionnel a été remis en question de manière significative et que la question trinitaire a été réabordée. Des tentatives, sans toucher directement à la Trinité, avaient bien eu lieu en amont sans trouver grand écho. Citons à titre d'exemple John Wyclif (1330-1384) qui proposa le « principe scripturaire<sup>11</sup> » :

Selon lui, la Bible [était] l'émanation terrestre du livre céleste de la vie (cf. Ap 20,12), et la « loi évangélique » [était] le critère exclusif du gouvernement de l'Église. Dans le débat sur la légitimité des traditions non explicitées dans la Bible, mais considérées comme des interprétations inspirées de l'Écriture même

<sup>9</sup> Daniel J. Treier, *Introduction à la théologie évangélique*, Charols, Excelsis, 2023, p. 117.

<sup>10</sup> Louis Berkhof, *Le Dieu trinitaire et ses attributs*, 2<sup>e</sup> édition, Éditions Excelsis, 2006, p. 105.

<sup>11</sup> Pierre-Olivier Lécho, *Introduction à l'histoire de la théologie*, Genève, Labor et Fides, 2018, p. 99.

ou comme une deuxième source de révélation, Wyclif [avait opté] pour une opposition radicale de l'Écriture au droit canonique qui par d'autres était considéré comme une expression paradigmatique de cette tradition<sup>12</sup>.

Le préreformateur Jean Hus (1369-1415) le suivit en brandissant ce principe scripturaire comme une troisième option au moment où « le débat ecclésiologique au sein du catholicisme occidental [était dominé] par la confrontation entre 'curialisme' et 'conciliarisme'<sup>13</sup> ». La question était de savoir à qui revenait l'autorité : au pape et à la hiérarchie ecclésiale, ou aux conciles. À cette époque, le conciliarisme l'emporta et les voix de Wyclif et Hus ne menèrent à rien d'autre que leur excommunication. Quelques décennies plus tard, cependant, en s'appuyant sur les intuitions de ces précurseurs et sur le *retro ad fontes* humaniste, les réformateurs aboutirent le principe du *Sola Scriptura*<sup>14</sup>. Si la primauté de l'Écriture fut réaffirmée sur toute autre source d'autorité (*norma normans* (norme normante) par laquelle sont évaluées les *norma normata* (normes normées), « [ce] 'principe scripturaire' a eu pour effet, non désiré par les réformateurs, la découverte du fait que le dogme de la Trinité n'est attesté dans la Bible que de manière précaire<sup>15</sup> ».

En découla que, même si « tous les grands réformateurs étaient attachés à la doctrine historique de la Trinité, estimant qu'elle était clairement enseignée dans les Écritures<sup>16</sup> », plusieurs autres théologiens protestants la rejetèrent. Michel Servet (1511-1548), qui est devenu un célèbre argument *ad hominem* contre les théologiens réformés<sup>17</sup> en raison de son différend trinitaire avec les réformateurs et en particulier à cause du rôle tenu par Jean Calvin (1509-1564) dans l'arrestation qui le mena jusqu'au bûcher, fit partie de ceux qui refusèrent cette doctrine au nom de l'absence de preuve scripturaire :

Servet s'appuyait sur la conviction que, puisque le vocabulaire utilisé pour décrire la Trinité ne se trouvait nulle part dans l'Écri-

---

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>14</sup> D'aucuns pourrait rire du fait que le *Sola Scriptura* est lui-même un développement doctrinal, mais, en tant que bon évangélique, nous ne saurions nous livrer à de tels persiflages.

<sup>15</sup> Pierre-Olivier Léchoy, *Introduction à l'histoire de la théologie*, p. 130.

<sup>16</sup> Stephen R. Holmes, *The Quest for the Trinity: The Doctrine of God in Scripture, History and Modernity*, Downers Grove, Ill, IVP Academic, 2012, p. 166.

<sup>17</sup> Cf. par exemple Dudley Ward, *Programmés par Dieu ou libres de choisir ?*, Olonzac, Éditions l'Oasis, 2013, p. 22.

ture, celle-ci n'enseignait pas la doctrine. Si Servet avait raison, quiconque prétendant fonder sa foi sur la doctrine du *Sola Scriptura* devait rejeter la Trinité comme une corruption de celle-ci, ou tout au moins l'écarter comme un ajout inutile au corps de la vérité révélée<sup>18</sup>.

Servet parla même de cette doctrine comme d'un « blasphème<sup>19</sup> » et il ne fut pas seul :

En Italie, il y eut parmi les disciples de Juan de Valdès une radicalisation, encouragée (selon quelques dépositions devant l'Inquisition) par une maïeutique qui introduisait graduellement aux doutes à l'égard des dogmes ecclésiastiques jusqu'au point de refuser, lors d'un « concile » tenu à Venise, la conception virginale et la divinité de Christ. Quant aux Siennois Lelio (1525-1562) et en particulier Fausto Socin<sup>20</sup> (1539-1604, neveu du premier), ils développèrent une position à la fois bibliciste et rationaliste, qui, par absence d'une documentation scripturaire, niait la divinité et du Fils, et du Saint-Esprit. En Pologne, où Fausto Socin émigra en 1579, l'antitrinitarisme produisit la séparation d'une *ecclesia minor* (« Église plus petite ») de l'*ecclesia maior* (« Église plus grande ») calviniste. Aux synodes de Raków en 1602-1603, l'*ecclesia minor* approuva un catéchisme qui, traduit ensuite en plusieurs langues, est devenu le texte de référence de l'unitarisme<sup>21</sup>.

Socin donna son nom au socianisme, un mouvement antitrinitaire libéral. Selon Christoph Schwöbel (1955-2021), « les débuts des enseignements antitrinitaires dans les Églises de la Réforme montrent tous que le 'principe scripturaire' [a été] utilisé pour critiquer l'enseignement trinitaire ou pour le rejeter comme 'papiste', comme une extravagance doctrinale liée à la tradition et à la structure de l'Église de Rome<sup>22</sup> ».

Cette remise en question du dogme trinitaire trouve encore des échos de nos jours. Un « pentecôtisme unitarien » a vu le jour en 1913 pour résoudre une apparente contradiction biblique entre le comman-

<sup>18</sup> Gerald Bray, *God Has Spoken*, p. 972.

<sup>19</sup> Michel Servet, *De trinitatis erroribus libri*, VII, s.l. 1531, cité par Pierre-Olivier Lécho, *Introduction à l'histoire de la théologie*, p. 149.

<sup>20</sup> Cf. aussi Stephen R. Holmes, *The Quest for the Trinity*, p. 170.

<sup>21</sup> Pierre-Olivier Lécho, *Introduction à l'histoire de la théologie*, pp. 130-131.

<sup>22</sup> Christoph Schwöbel, « The Trinity between Athens and Jerusalem », *Journal of reformed theology*, vol. 3, n° 1, 2009, p. 23.

dement de Jésus de baptiser « au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » en Mt 28,19 et la pratique apostolique d'un baptême au nom de Jésus seulement en Ac 2,38<sup>23</sup>. La solution a été trouvée en faisant de Jésus à la fois le Père, le Fils et l'Esprit, et donc de son nom celui par lequel administrer le baptême. Le mouvement *Oneness Pentecostalism* dans les pays anglophones et *Jésus seul* dans les francophones perdure aujourd'hui encore. Fred Sanders (1955-) l'évalue en relevant tout ce qu'il a d'évangélique :

Ils ont une haute opinion de l'autorité des Écritures, un cœur pour l'adoration, une passion pour l'évangélisation et un engagement à vivre une vie marquée par la sainteté. Bien qu'ils luttent avec le légalisme, ils sont souvent marqués par la grâce, et ils disent certainement toutes les bonnes choses sur le salut par l'action unilatérale de miséricorde imméritée de Dieu<sup>24</sup>.

Ce qui l'amène à en proposer un descriptif paradoxal : « En raison de leur grave déviation doctrinale, il est tentant de dire qu'ils se trouvent dans la position étrange d'être évangélique, mais pas chrétiens<sup>25</sup> ». D'autres encore, de manière bien plus subtile et académique, à l'image de Charles Hodge (1797-1878) ou Robert Reymond (1932-2013), ont remis en cause certaines conclusions nicéennes, particulièrement la « génération éternelle ». Hodges estime que « les Pères de Nicée, au lieu de laisser la question là où les Écritures la laissent, entreprennent d'expliquer ce que signifie la filiation, et enseignent qu'elle signifie la dérivation de l'essence<sup>26</sup> » alors que plusieurs autres options sont, selon lui, tout autant plausibles. Reymond va dans le même sens et plaide :

Notre préoccupation première ne devrait-elle pas être de nous assurer que notre foi satisfait avant tout aux exigences bibliques, en employant la foi et les croyances des anciens pères, tandis que nous vénérons leurs travaux de croyance, seulement comme

---

<sup>23</sup> Fred Sanders, « The State of the Doctrine of the Trinity in Evangelical Theology », *Southwestern Journal of Theology*, vol. 47, n° 2, 2005, p. 170.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 172. Pour une évaluation plus détaillée de ce mouvement, voir Fred Sanders « Oneness Pentecostalism: An Analysis », *The Scripturum Daily*, 2014 (2005), <https://scriptoriumdaily.com/oneness-pentecostalism-an-analysis/>, consulté le 18 décembre 2024.

<sup>26</sup> Charles Hodge, *Systematic Theology*, vol. 1/3, Charles Scribner and Company, London and Edinburgh, 1872, p. 468.

aides et aides secondaires alors que nous cherchons à apprendre et à énoncer la vérité des Écritures infaillibles<sup>27</sup> ?

Il ajoute : « J'aurais souhaité que davantage de théologiens et de pasteurs réformés soient moins soucieux d'être « credoments corrects » et plus soucieux d'être gouvernés bibliquement dans leurs croyances et déclarations trinitaires<sup>28</sup> ».

Qui suivre, finalement ? Faut-il, comme certains l'ont fait, cesser d'essayer de faire tenir ensemble *Sola Scriptura* et *Trinitas* ? Il nous semble que nous sommes plutôt en présence d'un sophisme récurrent : un faux dilemme qui pousse aux renoncements sans réelle nécessité.

## II. *Regula fidei*

### 1. *Justifier la doctrine par le texte*

La doctrine trinitaire est essentielle à la foi chrétienne. Tim Chester (1966-) en dit qu'elle « est tout sauf insignifiante. La Trinité est au centre de notre connaissance de Dieu, de notre délivrance du péché, de notre compréhension de la vie chrétienne et la mission de l'Église, et même de notre existence en tant qu'humains<sup>29</sup> ». Sa justification étant impérative, beaucoup ont œuvré à la prouver par le texte. Certaines conclusions exégétiques patristiques ne sont guère convaincantes et font plutôt le jeu des adversaires de la doctrine. Évoquons Chrysostome, à titre d'exemple, qui allégorisa le massacre des enfants de Bethléem sous Hérode dans ses *Spuria*. Selon lui, « le fait que seuls les enfants de deux ans et moins aient été assassinés alors que ceux de trois ans ont vraisemblablement échappé est censé nous enseigner que ceux qui ont la foi trinitaire seront sauvés alors que les binitariens et les unitariens périront sans aucun doute<sup>30</sup> ». Quand le dilemme entre *Sola Scriptura* et *Trinitas* est apparu, certains ont tenté de reconstruire la doctrine en renonçant à son vocabulaire.

---

<sup>27</sup> Robert L. Reymond, *A New Systematic Theology of the Christian Faith: 2nd Edition – Revised and Updated*, Second édition, Zondervan Academic, 2020, p. 326 cité par Fred Sanders, « The State of the Doctrine of the Trinity in Evangelical Theology », p. 160.

<sup>28</sup> Fred Sanders, « The State of the Doctrine of the Trinity in Evangelical Theology », p. 161 ; Robert L. Reymond, *A New Systematic Theology of the Christian Faith*, p. 326.

<sup>29</sup> Tim Chester, *Les délices de la Trinité. L'excellence du Dieu qui est Père, Fils et Saint-Esprit*, p. 14.

<sup>30</sup> Berkeley Mickelsen, *Interpreting the Bible*, Eerdmans Pub Co, 1963, pp. 238-239.



L'anabaptiste Menno Simons (1496-1561), par exemple, s'est livré à l'exercice dans sa « Confession du Dieu trinitaire, Éternel et vrai, Père, Fils et Saint-Esprit<sup>31</sup> ». Il a volontairement choisi de ne faire référence à aucun credo. Samuel Clarke (1675-1729) a eu une démarche similaire dans son livre de 1712 : *The Scripture Doctrine of the Trinity*<sup>32</sup>. Il y a « entrepris une enquête exhaustive sur chaque verset de l'Écriture qui fournit une preuve du trinitarisme<sup>33</sup> ».

Par ailleurs, en plus du *Sola Scriptura*, la Réforme a mis l'accent sur la méthode historico-grammaticale qui a considérablement remis en question les conclusions exégétiques des Pères. Nombre de versets considérés comme un appui sûr pour la doctrine ont été relus et les interprétations anciennes désavouées. Stephen Holmes explique :

Aujourd'hui, nous avons tendance à supposer qu'un texte signifie ce que l'auteur a voulu dire. Si tel est le cas, il sera très difficile de trouver dans l'Ancien Testament un traitement de la doctrine de la Trinité. [...] Ce n'était pas le cas, cependant, pour les théologiens du quatrième siècle dont les arguments nous ont donné la doctrine œcuménique de la Trinité. Il ne s'agit pas d'affirmer que leur utilisation du texte était en quelque sorte lâche ou non régie par des pratiques d'interprétation correctes ; au contraire, ils avaient une vision différente des pratiques d'interprétation correctes. Ils travaillaient avec une herméneutique différente<sup>34</sup>.

John Wilson, qui était unitarien, a publié en 1845 *The Concessions of Trinitarian*<sup>35</sup>, dans lequel il liste sur près de six cents pages des cas où des érudits trinitariens ont néanmoins annulé les lectures trinitaires de divers passages bibliques<sup>36</sup>. Les tentatives pour discerner une pluralité au sein de la divinité vétérotestamentaire peuvent s'avérer convaincantes par endroit, notamment les propositions d'exégèses

---

<sup>31</sup> Disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://www.mennosimons.net/ft090-confession.html>, consulté le 26 mars 2024.

<sup>32</sup> Samuel Clarke, *The Scripture doctrine of the Trinity*, London : Printed for James Knapton, 1712. <http://archive.org/details/scripturedoctrin00clar>. Consulté le 26 mars 2024.

<sup>33</sup> Fred Sanders, *The Triune God*, Zondervan Academic, 2016, p. 162.

<sup>34</sup> Stephen R. Holmes, *The Quest for the Trinity*, p. 34.

<sup>35</sup> John Wilson, *The Concessions of Trinitarians: Being a Selection of Extracts from the Writings of the Most Eminent Biblical Critics and Commentators*, James Munroe, 1845.

<sup>36</sup> Fred Sanders, *The Triune God*, p. 154.

prosoponiques<sup>37</sup>, mais n'aboutissent jamais aux énoncés trinitaires des Symboles.

Le Nouveau Testament n'a pas non plus été épargné par la critique. Augustus Strong (1836-1921), au siècle dernier concédait déjà, en citant George Fisher (1827-1909) que « ce que nous rencontrons dans le Nouveau Testament, c'est la *membra disjecta* de la trinité<sup>38</sup> », c'est-à-dire des fragments épars. Benjamin Warfield (1851-1921) lui-même a reconnu que le mot « trinité » n'était pas dans la Bible<sup>39</sup>, tout comme Calvin pour le vocabulaire relatif aux personnes et à l'essence<sup>40</sup>.

Sanders relève que « la tendance générale des travaux sobres d'histoire et de grammaire a été vers la suppression progressive des implications trinitaires passage après passage<sup>41</sup> ». Il donne l'exemple de la virgule johannique (1 Jn 5,7-8), jusqu'à récemment considérée comme un argument biblique solide en faveur du trinitarisme, que la critique textuelle a relayé au rang des ajouts tardifs. Les exégètes évangéliques, même les plus évangéliques, se rallient à cet avis<sup>42</sup>. Si les preuves sont indéniables dans ce cas précis, le risque d'une sélection arbitraire des textes émane de la généralisation de la conclusion. Si chaque passage trinitaire est considéré comme un développement doctrinal du protochristianisme, appartenant à une strate rédactionnelle récente, et non un authentique témoignage apostolique, alors il deviendra impossible d'effectivement justifier la doctrine par la Bible<sup>43</sup>.

Pourtant sous le feu des critiques, la doctrine tient bon. Elle reste confessée par la majorité orthodoxe, dont la plupart des protestants en dépit du *Sola Scriptura*. Comment l'expliquer ?

---

<sup>37</sup> Cf. Matthew W. Bates, *The Birth of the Trinity*, Reprint édition, Oxford University Press, 2016, p. 28. Nous reviendrons sur l'exégèse prosoponique par la suite.

<sup>38</sup> Augustus Hopkins Strong, *Systematic Theology*, Independently published, 2022, p. 299.

<sup>39</sup> Fred Sanders, *The Triune God*, p. 148.

<sup>40</sup> Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, Aix-en-Provence-Charols, Éditions Excelsis, 2009, pp. 81-86.

<sup>41</sup> Fred Sanders, *The Triune God*, p. 153.

<sup>42</sup> Cf. John Stott, *Les épîtres de Jean. Commentaire biblique CEB*, Edifac, 2001, p. 171.

<sup>43</sup> Un phénomène similaire est observé concernant l'AT. Les présupposés critiques de l'impossibilité des prophéties (*vaticinium ex eventu*) impliquent une datation des textes postérieure aux événements décrits. De même, si l'on part du postulat que la doctrine trinitaire est un développement doctrinal tardif et que toute trace dans le texte est un ajout, alors la justification du dogme par le texte est impossible. Mais il s'agit là d'un autre sophisme puisque rien ne justifie la généralisation du cas de la virgule johannique. La doctrine peut tout aussi bien avoir été développée sur la base des textes. C'est ce en faveur de quoi nous argumentons.

## 2. Sola Scriptura non est nuda scriptura ?

Pour Matthew Bates (1977-), quatre explications sont avancées pour justifier le déploiement de la doctrine trinitaire<sup>44</sup>.

(1) La première raison évoquée est la rencontre avec le Jésus historique. En tant qu'être humain, Jésus a eu une vie si extraordinaire qu'il n'aurait pas laissé d'autres choix à ses disciples que de le vénérer.

Pour les fervents partisans de cette position, même si le langage technique trinitaire distinctif – *hypostase*, *ousia*, *substantia*, *prosōpon*, *persona*, *homoousios*, etc. – ne serait employé dans l'Église pour décrire la Trinité que des siècles plus tard, le passage du Nouveau Testament aux croyances nicéennes et post-nicéennes est minuscule, parce que le dogme trinitaire est, à toutes fins pratiques, fonctionnellement déjà présent dans les idées du Nouveau Testament lui-même<sup>45</sup>.

Une variante de cette position se trouve chez Georg Hegel (1770-1831) pour qui la Trinité ne peut être connue que dans l'économie. La particularité d'Hegel, toutefois, ce n'est pas de faire de l'économie la seule source de révélation, mais aussi la cause trinitaire. Henri Blocher (1937-) explique ainsi la proposition hégélienne :

Les mystères distincts de la Révélation se trouvent systématiquement confondus : la génération éternelle du Fils se confond avec son incarnation ; celle-ci est interprétée contre l'Écriture comme une mutation de la nature divine ; l'incarnation et la croix ne se distinguent plus dans leur sens ; la communauté devient l'Esprit, Dieu se réalisant dans l'histoire<sup>46</sup>.

Hegel est suivi par Jürgen Moltmann (1926-). Blocher résume également sa position :

À la croix, [...] les personnes se constituent mutuellement là, de telle sorte que la Trinité « protège la foi contre le monothéisme aussi bien que contre l'athéisme [...]. Le contenu de la doctrine de la Trinité est la croix du Christ. La forme du Crucifié est la Trinité<sup>47</sup> ».

---

<sup>44</sup> Matthew W. Bates, *The Birth of the Trinity*, pp. 14-40.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>46</sup> Henri Blocher, *Les grandes questions de la théologie. Volume 1 : Textes choisis*, Charols-Vaux-sur-Seine, Editions Excelsis, 2021, p. 21.

<sup>47</sup> *Ibid.*, pp. 22-23.

L'avantage des propositions de Hegel et Moltmann, c'est qu'elles permettent de balayer d'un revers de main les exigences récentes de justification de la doctrine par le texte, et notamment de preuves scripturaires dès l'AT. Si la Trinité se constitue par l'incarnation et la passion, alors nulle trace ne peut en apparaître avant les événements. Elles se heurtent toutefois à de sérieuses implications dogmatiques que peu sont enclins à concéder : quid de l'immutabilité<sup>48</sup> et de l'impassibilité divine ? Quel rapport entre immanence et temporalité ? En fait, Moltmann réouvre la porte au patripassianisme. Blocher avertit :

Mais rien n'autorise à confondre l'ordre de la connaissance avec celui de l'être (*ordo essendi*). Rien n'autorise à supprimer la libre discontinuité entre la Trinité immanente (ontologique, éternelle) et son action dans l'histoire, l'économie. Rien n'autorise à minimiser la distinction, manifestement importante selon l'Écriture, entre le Projet et sa réalisation<sup>49</sup>.

De son côté, l'approche historiciste plus classique ne résout pas intégralement la crise générée par le *Sola Scriptura*. Si le Jésus historique est la démonstration de la Trinité, il n'en demeure pas moins que nous le rencontrons aujourd'hui par le biais du texte. L'éventualité d'une tradition orale<sup>50</sup>, parallèle à l'écrite, qui aurait abouti aux credo est possible. Mais que serait-elle sinon tradition ? C'est plus ou moins ce que Geoffrey Wainwright (1939-2020) concède :

Les credo classiques ont été formulés en même temps que le canon des Écritures était reconnu et déterminé ; il y a eu interaction entre les deux processus, et les Écritures et les credo continuent à fonctionner réciproquement. Dans un sens, l'histoire que les Écritures racontent et l'histoire qu'elles rapportent sont

<sup>48</sup> D'aucuns pourrait répondre que l'incarnation nuit à l'immutabilité divine dans tous les cas puisque la nature divine du Christ n'était portée par aucune personne humaine avant l'incarnation (anhypostasie), de même que la nature humaine du Christ n'est apparue qu'à l'incarnation portée par la personne du Christ (enhypos-tasie). Or, Christ est resté porteur de la double nature après l'ascension puisque l'union hypostatique perdure. Quid, donc, de l'immutabilité ? Nous touchons ici aux limites de la réflexion théologique.

<sup>49</sup> Henri Blocher, *Dieu et sa Parole*, p. 82.

<sup>50</sup> 2 Th 2,15 pourrait être compris de la sorte : « Ainsi donc, frères et sœurs, tenez ferme et retenez les *enseignements* (παράδοσις) que nous vous avons transmis, soit *oralement*, soit par notre lettre » (S21), ou « Ainsi donc, frères, tenez ferme et restez attachés *aux traditions* que nous vous avons enseignées, soit *de vive voix*, soit par lettre » (NBS).

résumées dans les credo. Dans l'autre sens, les credo servent de clé pour l'interprétation des Écritures complexes<sup>51</sup>.

C'est une tendance catholicisante qui rejoint presque Henri de Lubac lorsqu'il affirme que le « Credo nous enseigne avant tout le mystère de la Trinité divine<sup>52</sup> ». En pareil cas, c'est le *Sola Scriptura* qui semble mis à mal.

(2) La deuxième justification au déploiement de la doctrine trinitaire évoqué par Bates, et l'imposition philosophique hellénistique<sup>53</sup>. Selon cette approche largement critique, le monothéisme juif aurait été incapable de produire une christologie haute et une conception trinitaire de Dieu. C'est le recours à la philosophie grecque qui l'aurait permis en « [tordant] le christianisme dans une forme très éloignée de ses racines<sup>54</sup> ». Là encore, la doctrine n'est pas justifiée par l'Écriture.

(3) La troisième option voit le trinitarisme comme une conséquence du monothéisme juif médiatisé<sup>55</sup>. Puisque l'AT présente plusieurs figures de rang second au côté de Dieu (l'Ange de l'Éternel, la Sagesse, les anges, Satan, etc.), Jésus a sans doute été classé parmi ces dernières avant qu'une évolution sémantique et théologique ne le divinise. « Le titre de 'Fils de Dieu' en [serait] venu à impliquer quelque chose de plus que le messie seulement dans le cadre d'un développement progressif dans l'Église primitive<sup>56</sup>.

Bates ne se satisfait d'aucune des trois premières approches. Il en propose donc une quatrième.

(4) Pour Bates, le déploiement de la doctrine trinitaire se justifie par « une stratégie de lecture théodramatique mieux appelée 'exégèse prosoponique'<sup>57</sup> ». Bates défend que les auteurs néotestamentaires ont relu l'AT en cherchant la pluralité hypostatique au sein

---

<sup>51</sup> Geoffrey Wainwright, « Trinity », dans *Dictionary for Theological Interpretation of the Bible*, K.J. Vanhoozer, C.G. Bartholomew, D.J. Treier, et al., sous dir., Edition Unstated, Baker Academic, 1<sup>er</sup> novembre 2005, p. 815.

<sup>52</sup> Henri de Lubac, *The Christian Faith: An Essay on the Structure of the Apostles' Creed*, San Francisco, Ignatius, 1986, p. 10, cité par Fred Sanders, *The Triune God*, p. 180.

<sup>53</sup> Matthew W. Bates, *The Birth of the Trinity*, p. 16.

<sup>54</sup> *Ibid.*

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 28.

des dialogues. Bien sûr, comme Sanders le rappelle, « il ne faut pas perdre de vue l'aspect rétrospectif de cette stratégie de lecture : c'est seulement grâce à l'avènement du Christ et de l'Esprit que l'on peut chercher à revenir en arrière et à les identifier<sup>58</sup> ». Il semblerait que Luc rende compte d'une pareille herméneutique du Christ en Lc 20,41-44. Jésus y cite le Ps 110 et interroge sur les spécialistes de la loi sur l'usage de אֲדֹנָי (Adon) par יְהוָה (YHWH) soulevant donc la question cruciale : qui parle à qui ? L'auteur de l'épître aux Hébreux s'y livre aussi en He 1,9 lorsqu'il cite le Ps 45,7-8 : « C'est pourquoi, ô Dieu, ton Dieu [...] » ». Bates y voit de solides appuis scripturaires en faveur de la doctrine trinitaire parce que rien d'autre ne permet d'expliquer ces phénomènes :

Je tiens à affirmer avec force que les dés avaient été jetés bien avant – au cours des deux premiers siècles de l'ère chrétienne – parce que « Dieu » avait déjà été lu de manière dialogique et prosoponique dans les anciennes Écritures juives, et donc que la décision conceptuelle fondamentale de privilégier la métaphore de la « personne » dans la considération des distinctions internes au sein du Dieu unique avait déjà été prise via l'interprétation scripturaire<sup>59</sup>.

La force de la proposition de Bates réside dans la reconnaissance que la doctrine de la Trinité n'est pas énoncée explicitement dans le texte, mais que les auteurs néotestamentaires, fins exégètes de l'AT, ont façonné une herméneutique chrétienne dont découle inéluctablement la doctrine trinitaire. Nous rejoignons alors Bray lorsqu'il dit que « l'approche fondamentaliste du principe de la *Sola Scriptura* n'est ni valable en soi ni viable en tant qu'option, pour les chrétiens aujourd'hui<sup>60</sup> ». Comprenons, l'Écriture est le seul « matériel » à notre disposition pour construire la doctrine (*norma normans*), mais elle appelle bien à la construction. La prudence de Charles Hodge, qui reproche aux nicéens d'avoir été au-delà de ce que les textes disent, l'honore. Mais elle fait malheureusement fi de l'invitation des textes eux-mêmes à relier les faits relatés et à déployer leurs implications. Tim Chester propose la parlante métaphore d'un travail scientifique<sup>61</sup>. Comme des chercheurs qui, après avoir expérimenté,

<sup>58</sup> Fred Sanders, *The Triune God*, p. 212.

<sup>59</sup> Matthew W. Bates, *The Birth of the Trinity*, p. 40.

<sup>60</sup> Gérard Bray, *La Doctrine de Dieu*, Charols, Excelsis, 2018, p. 236.

<sup>61</sup> Tim Chester, *Les délices de la Trinité. L'excellence du Dieu qui est Père, Fils et Saint-Esprit*, p. 87.

consigné et classifié des données, se doivent de les interpréter, nous sommes appelé à utiliser le « matériel trinitaire » pour aboutir à la doctrine. « La doctrine de la trinité est le résultat du travail de compilation de ces données, cherchant à proposer une image cohérente de Dieu, fidèle au témoignage biblique et préservant les vérités centrales de l'Évangile<sup>62</sup> ». En somme, selon Arthur Wainwright (1925-2019), l'Écriture nous met face au problème trinitaire sans le résoudre<sup>63</sup> :

Dans la mesure où une doctrine est une réponse, même fragmentaire, à un problème, il existe une doctrine de la Trinité dans le Nouveau Testament. Dans la mesure où il s'agit d'une déclaration formelle d'une position, il n'y a pas de doctrine de la Trinité dans le Nouveau Testament<sup>64</sup>.

Nous sommes, cependant, invités à nous pencher sur ce « problème » pour en déduire ce qui peut l'être sur Dieu. « Puisque Dieu s'adresse [au croyant] comme à 'un homme intelligent' (1 Co 10,15), il montrera sa gratitude par un effort d'intelligence<sup>65</sup> ». Les credo n'ont pas eu la prétention de résoudre totalement les paradoxes. En revanche, ils sont le compte rendu de l'effort d'intelligence de nos prédécesseurs, à une époque et dans un contexte précis. Les réformateurs l'avaient bien compris et c'est pourquoi la plupart n'ont pas renoncé au dogme malgré le *Sola Scriptura*. Les credo ne leur sont apparus que comme les leçons naturellement tirées du texte. Calvin l'exprime ainsi : « Mais pourquoi nous empêcher d'exposer en termes plus clairs les choses qui sont exposées de façon obscure dans l'Écriture, dès lors que nous le faisons de façon sobre et à bon escient<sup>66</sup> » ? De même François Turretin (1623-1687) disait que :

C'est une chose [qu'une doctrine] soit dans l'Écriture selon le son (*quad sonum*) et les syllabes, ou formellement et dans l'abstrait ; et une autre d'être dans l'Écriture selon le sens (*quad sensum*) et selon la chose signifiée (*rem significatam*), ou matériellement et dans le concret<sup>67</sup>.

Les Symboles sont des paradigmes par lesquels aborder les Écritures. Les évangéliques d'aujourd'hui sont parfois victimes de

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>63</sup> Cf. Fred Sanders, *The Triune God*, p. 170.

<sup>64</sup> Arthur W. Wainwright, *The Trinity in the New Testament*, Londres, SPCK, 1962, p. 3, cité par *ibid.*

<sup>65</sup> Henri Blocher, *Les grandes questions de la théologie. Volume 1*, p. 9.

<sup>66</sup> Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, p. 83.

<sup>67</sup> Cité par Fred Sanders, *The Triune God*, p. 149.

leur snobisme moderne et oublient tous les bienfaits dont nous avons simplement hérités. Ainsi en est-il théologiquement parlant : nous ne sommes pas les premiers à avoir compris, et nous ne serons pas les derniers. Daniel Treier (1972-) l'exprime avec beaucoup de justesse :

Les symboles œcuméniques [...] expriment une *règle de foi*, une grammaire qui régit le discours chrétien sur Dieu. La règle de foi n'est pas une grammaire au sens où elle traiterait simplement des règles du discours. La métaphore de la grammaire est utile pour dire qu'il est mystérieux de parler du Dieu trinitaire. Prendre part au culte de l'Église, c'est un peu comme apprendre une langue ; le but des règles formelles de la langue est de nous transmettre progressivement une sensibilité relationnelle intuitive. Les symboles et confessions de foi n'expliquent pas comment Dieu peut être trinitaire, ni même ne décrivent vraiment les relations trinitaires. Loin de prétendre faire la lumière sur le mystère du Dieu trinitaire, elles préservent plutôt ce mystère. [...] En tant que grammaire régulatrice, les symboles et confessions de foi nous aident à témoigner fidèlement, bien qu'indirectement, de la vérité du Dieu qui est amour<sup>68</sup>.

## Conclusion

Peut-on faire mieux ? C'est aussi la question que nous posons aux détracteurs des Symboles. Beaucoup ont essayé, mais jusqu'ici, jamais la rigueur et la prudence nicéennes n'ont été égalées. Rien n'indique que les Symboles ne seront pas remis en question un jour. Si la perception que nous avons de Dieu s'en trouve améliorée, nous nous en réjouissons. En attendant, n'oublions pas l'avertissement de Péluse, au V<sup>e</sup> siècle : « Si vous vous efforcez, par la violence, d'attirer et d'appliquer des textes au Christ qui apparemment ne lui appartiennent pas, nous n'obtiendrons rien d'autre que cela : rendre suspects tous les endroits où l'on parle de lui ; et ainsi discréditer la force des autres témoignages<sup>69</sup> ».



## Bibliographie

Antioche Théophile, *Trois livres à Autolycus*, Les éditions du Cerf, 1976.

<sup>68</sup> Daniel J. Treier, *Introduction à la théologie évangélique*, p. 117.

<sup>69</sup> Cité par Fred Sanders, *The Triune God*, p. 154.



- Bates Matthew W., *The Birth of the Trinity*, Reprint édition, Oxford University Press, 2016.
- Berkhof Louis, *Le Dieu trinitaire et ses attributs*, 2<sup>e</sup> édition, Éditions Excelsis, 2006.
- Blocher Henri, *Dieu et sa Parole*, Charols Vaux-sur-Seine, Editions Excelsis, 2022.
- Blocher Henri, *Les grandes questions de la théologie. Volume 1 : Textes choisis*, Charols Vaux-sur-Seine, Editions Excelsis, 2021.
- Bray Gerald, *La Doctrine de Dieu*, Charols, Excelsis, 2018.
- Bray Gerald, *God Has Spoken: A History of Christian Theology*, First Edition, Wheaton, Illinois, Crossway Books, 2014.
- Calvin Jean, *Institution de la religion chrétienne*, Aix-en-Provence Charols, Éditions Excelsis, 2009.
- Chester Tim, *Les délices de la Trinité. L'excellence du Dieu qui est Père, Fils et Saint-Esprit*, Lyon, CLE, 2024.
- Clarke Samuel, *The Scripture doctrine of the Trinity*, London : Printed for James Knapton, 1712. 117403. URL : <http://archive.org/details/scripturedoctrin00clar>. Consulté le 26 mars 2024.
- Erickson Millard J., *Christian Theology*, 3<sup>rd</sup> édition, Baker Academic, Div of Baker Publishing Group, 2013.
- Hodge Charles, *Systematic Theology*, vol. 1/3, Charles Scribner and Company, London and Edinburgh, 1872.
- Holmes Stephen R., *The Quest for the Trinity: The Doctrine of God in Scripture, History and Modernity*, Downers Grove, Ill, IVP Academic, 2012.
- Léchoy Pierre-Olivier, *Introduction à l'histoire de la théologie*, Genève, Labor et Fides, 2018.
- Mickelsen Berkeley, *Interpreting the Bible*, Eerdmans Pub Co, 1963.
- Reymond Robert L., *A New Systematic Theology of the Christian Faith: 2nd Edition - Revised and Updated*, Second édition, Zondervan Academic, 2020.
- Sanders Fred, *The Triune God*, Zondervan Academic, 2016.
- Sanders Fred, « The State of the Doctrine of the Trinity in Evangelical Theology », *Southwestern Journal of Theology*, vol. 47, n° 2, 2005, pp. 153-176.
- Schwöbel Christoph, « The Trinity between Athens and Jerusalem », *Journal of reformed theology*, vol. 3, n° 1, 2009, p. 22.

- Stott John, *Les épîtres de Jean. Commentaire biblique CEB*, Edifac, 2001.
- Strong Augustus Hopkins, *Systematic Theology*, Independently published, 2022.
- Treier Daniel J., *Introduction à la théologie évangélique*, Charols, Excelsis, 2023.
- Vanhoozer Kevin J., « Three (or More) Ways of Triangulating Theology », dans *Revisioning, Renewing, Rediscovering the Triune Center: Essays in Honor of Stanley J. Grenz*, D.J. Tidball, B.S. Harris, J.S. Sexton, et al., sous dir., Illustrated edition, Cascade Books, 2014.
- Wainwright Geoffrey, « Trinity », dans *Dictionary for Theological Interpretation of the Bible*, K.J. Vanhoozer, C.G. Bartholomew, D.J. Treier, et al., sous dir., Edition Unstated, Baker Academic, 2005.
- Ward Dudley, *Programmés par Dieu ou libres de choisir ?*, Olonzac, Editions l'Oasis, 2013.
- Wells Paul, *La grâce (étonnante) de Dieu : une théologie biblique et systématique de l'alliance*, Vol. 1., Charols, Excelsis, 2021.
- Wilson John, *The Concessions of Trinitarians: Being a Selection of Extracts from the Writings of the Most Eminent Biblical Critics and Commentators*, James Munroe, 1845.